

S'adresser au Bureau du Journal  
8 à 11 heures du matin et de 1 à 6  
heures du soir.

Rédaction et Administration  
URUGUAY 20  
(Imprimerie Latine)

# UNION FRANCAISE

PETIT

JOURNAL DU MATIN

III Année Num. 657-537

Directeur: J. G. BORON DUBARD

MONTEVIDEO—Vendredi 7 Juillet 1893

## Les troubles de Paris

Sans nier la gravité des troubles qui  
attristent en ce moment la Capitale de  
la France, nous croyons qu'on aurait  
tort de s'en exagérer la portée.

L'opinion publique, beaucoup plus  
sensible et conservatrice qu'on ne le croit  
généralement, en vertu de l'illusion d'op-  
tique que crée la lecture des journaux  
avancés, ne saurait s'associer un seul  
instant aux folies de quelques centaines  
d'étudiants, auxquels sont venus s'asso-  
cier les mécontents de la grève des co-  
chers et la tourbe qui grouille dans  
toutes les grandes capitales.

On ne tolérera pas en France les  
abus d'autorité; mais, on supporterait  
moins encore que l'autorité se laissât  
dicter des conditions par un ou plu-  
sieurs groupes de factieux.

On connaît les faits. Des étudiants—  
pas des plus studieux sans doute—  
avaient organisé au Moulin Rouge un  
balscan d'été. Ordre fut donné à la  
police de l'empêcher. Les étudiants  
résistèrent.

D'où une rixe violente dans laquelle  
un étudiant, a succombé. La mort de  
Muget, quo elle qu'en fût la valeur per-  
sonnelle, est un malheur, et s'il y a eu  
abus de la force, provocations de la part  
des agents ou violences injustifiées, il  
convient que justice soit faite. Mais ce  
n'est point par des manifestations sé-  
ditionnaires et des tentatives de barricades  
qu'on peut espérer de l'obtenir.

Les désordres qui ont suivi la pro-  
mièrécraquure ne méritent que la répro-  
bation des bons citoyens et des  
honnêtes gens et doivent être réprimés  
sans faiblesse.

On ne transige pas avec l'émeute or-  
ganisée contre le Droit national.

Tout nous fait espérer, du reste qu'  
après la première effervescence, les cho-  
ses ne tarderont pas à rentrer dans l'or-  
dre. Les pères de famille ne seront pas  
les derniers à y contribuer en rappe-  
lant en province les vrais étudiants.

## Un post-scriptum justifié

Monsieur le Directeur;

Mon barbouillage calligraphique en est seul  
cause sans doute, mais il s'est glissé hier,  
dans ma modeste réplique à L'Ycomède, quel-  
ques coquilles, et un *salto* auprès duquel ce-  
lui de la roche tarpeienne serait inoffensif. Vou-  
lez-vous me faire l'amitié de rétablir en son  
texte le paragraphe suivant. Merci d'avance  
et pardon pour l'importunité grande.

Tout vôtre:

Théa.

"Ce qu'on a soutenu et ce qui nous paraît  
inattaquable, c'est que le système de la Conta-  
dura serait *inique* dans sa simplicité et qu'il  
infligerait aux Compagnies (non aux compa-  
gnons) des sacrifices que celles-ci, en vertu de  
leurs contrats, auraient en droit de repousser.  
L'Ycomède a-t-il prouvé le contraire?

Nous nous permettons de le nier.  
Il ne faudrait point trop se hâter, non plus  
de chanter victoire sous le rapport des avan-  
tages qui peuvent résulter, momentanément, de  
l'application de tel ou tel système, adopté en vue  
de contingences variables, passagères et pas-  
sagères.

S'il est généralement vrai, en effet, aujourd'  
lui que le réseau des lignes garanties coûte plus  
cher à l'Etat que si on l'assurait, pour les re-  
celtes et les dépenses avec le tronçon qui a cessé  
d'être, les bénéfices réguliers étant moins  
dres, il n'est point certain du tout que cette  
situation d'infériorité se maintienne. Des per-  
sonnes qui connaissent bien les différentes sec-  
tions de voie ferrée, affirment qu'il ne faudrait  
pas un bien grand effort de la part des produc-  
teurs pour que, dans un temps rapproché, les  
termes de la proportion se trouvent renver-  
sés.

## Un chapitre de statistique

Commerce extérieur de la Républi-  
que Orientale

LES ÉTOFFES

Sur une importation totale d'étoffes de tout  
genre de \$ 3.770.977 en 1892 et de \$ 2.661.516  
en 1891, la part de la France a été la suivante:

	1890	1891
Arpillera	\$ 1049	\$ 2605
Bayeta	269	281
Casimir	128.790	46.559
Chuso	"	170
Toiles cirées	"	"
Flanelles	23.770	17.835
Tissus de coton	88.565	53.800
" fil	22.126	5.431
" fil, mélangé	1.878	731
" laine	107.311	65.233
Mélangé laine	14.098	8.708
Tissus de soie	32.318	17.533

Mélangé soie	\$ 53.402	\$ 19.181
Hile	852	82
Jergon	115	"
Loua	872	1.416
Loueta	711	2.127
Draps en général	18.747	8.921
Toile imperméable	1.475	"
Tripe pour tapis	6.455	336
Tulle, gaze et crêpe	15.611	7.203
Yute	613	1.216
Total	\$ 535.724	\$ 263.856

Il résulte de ces chiffres que, pendant que  
l'importation en tissus diminuait en totalité  
d'une année à l'autre de \$ 1.209.431, celle  
des articles français perdait à elle seule piastres  
271.803, c'est-à-dire près du cinquième de la  
somme totale.

C'est un gros chiffre, et le déficit qui en ré-  
sulte pour notre commerce national est sensible.  
On a peine à s'en consoler, même quand on  
constate que les pertes des principaux concu-  
rents n'en ont pas été moindres.

Malgré tout, nous conservons encore le pre-  
mier rang dans l'Uruguay pour la fourniture  
d'un certain nombre de tissus: arpilleras, fla-  
nelles, soies, soies mélangées, tulles, gazes et  
crêpons.

Quoi qu'on en dise, la supériorité de l'ar-  
ticle français trouve encore des consommateurs  
qui savent l'apprécier et qui ne se laissent pas  
tromper par les contrefaçons ni les imitations  
plus ou moins habiles dont l'Allemagne et  
l'Allemagne cherchent à inonder le marché.

Quelques-uns des articles français, un bien  
petit nombre et ceux de moindre consommation  
peut-être, ont été introduits en quantité un peu  
plus forte en 1891.

Les arpilleras, par exemple, figuraient pour \$  
2.605 au lieu de \$ 1049; les bayetas ont passé de  
\$ 269 à 281. Ce ne sont là malheureusement  
que des exceptions fort insignifiantes.

Sur les articles de capitale importance, les  
produits français ont suivi la dégringolade gé-  
nérale et il ne semble pas qu'ils aient rien  
gagné sur leurs rivaux.

Pour les casimirs, l'article français conserve  
le second rang, mais à quelle distance de l'An-  
gletel! Nous faisons pître figure avec un  
chiffre de \$ 46.559, à côté des \$ 291.616 que  
l'article anglais représente dans la statistique.

Il est d'autant plus permis de s'en attrister  
que si le commerce anglais a reculé sur ce  
point d'un peu plus de 50 0/0, celui de la Fran-  
ce a perdu plus de 60 0/0. L'Allemagne se si-  
gnale, au contraire par une tendance de réle-  
vement, et prend les devants sur la Belgique  
dont le chiffre avait été jusqu'alors notable-  
ment supérieur à celui des articles allemands.

Pour les flanelles, l'Angleterre que nous ta-  
lonnions en 1890 avec 22.082 contre 23.770,  
passe après l'Allemagne en 1891 et nous laisse  
loin derrière elle avec \$ 17.835 en regard des  
\$ 23.770 d'articles français.

L'infériorité dans l'importation uruguayenne  
n'est pas moins sensible pour les étoffes de  
coton d'origine française. L'Angleterre n'a  
presque rien perdu en 1891 de son chiffre d'af-  
faires (\$ 1.031.253 au lieu de \$ 1.011.833), et sa  
supériorité reste écrasante.

Il en est de même de l'Allemagne dont le  
chiffre n'a pas varié de cent piastres d'une an-  
née à l'autre.

E l'Italie enfin qui ne venait qu'après nous  
en 1890 nous devance de douze mille piastres  
en 1891.

Pour les tissus de fil les nations qui se dis-  
putent le marché restent dans la même situa-  
tion respective: au premier rang l'Angleterre,  
puis avec des chiffres de plus en plus mo-  
dérés la Belgique, l'Allemagne et la France.

En tissus mélangés de fil, l'Angleterre seule  
a un chiffre susceptible d'être pris en consi-  
dération; les articles français ne figurent pas  
pour mille piastres aux entrées.

Les laines et les soies nous offrent une com-  
pensation. L'importation des tissus de laine  
français est elle seule presque aussi forte  
que celle de l'Allemagne, et de l'Angleterre  
réunies; l'Italie et la Belgique n'apparaissent  
qu'avec des quantités imperceptibles.

Pour les tissus de laine mélangés, l'Angle-  
terre reprend le dessus, mais l'Allemagne nous  
cède le second rang qu'elle avait en 1890.

Les importations de soieries n'ont pas une  
grande importance, mais c'est la France  
qui en a eu la part principale (\$ 17.000) sur \$  
23.000 en chiffres ronds.

Pour les tissus de soie mélangés, la concu-  
rence s'est fait sentir davantage, mais l'article  
français figure pour plus de \$ 19.000 à côté de  
concurrencés dont pas un n'a atteint le chiffre de  
6.000 piastres.

Pour les grosses toiles: lona et loneta, la  
préminence appartient sans conteste à l'Angle-  
terre et aux Etats Unis du Nord. La France ne  
vient qu'après eux après ces deux pays, et avec  
des chiffres qui ne semblent pas autoriser des  
vérités de concurrence.

Un chiffre navrant pour nous qui savons ce  
que valent les fabriques de drap françaises et  
les prodiges qu'elles réalisent tous les jours,  
c'est la faible proportion dans laquelle le drap  
français semble accepté par le consommateur  
oriental ou par les détaillants qui lui imposent  
l'article jugé par eux le plus avantageux pour  
leur trafic. 8.921 \$ de draps, français contre  
50.139 \$ de draps anglais.

A comparer ces chiffres, une rage nous  
prend de faire jurer à nos fils de ne jamais  
mettre une jambe dans un pantalon de drap  
anglais et de ne jamais abriter leurs épaules  
sous une jaquette dont le drap aura été manu-  
facturé ni même facturé seulement en Angle-  
terre.

Les gens du métier savent sans doute à quoi  
attribuer aussi l'absence de la France dans la  
liste des pays qui ont approvisionné Montevi-  
deo de toiles imperméables pour 1891.

En 1890 on avait introduit \$ 1475 de l'article  
français; en 1891, rien.

Pour le tapis de corde, appelé *le tripe*, c'est  
l'Angleterre qui tient la corde avec plus de  
de 35.000 piastres.

La Belgique vient ensuite avec \$ 2.462.

Nous nous contentons du troisième rang avec  
\$ 336.

Constataons, pour finir par une note plus  
agréable pour nous, que le commerce des fins  
tissus de tulle, gaze et de crêpons, ne semble  
pas devoir nous être sérieusement disputé en-  
core.

Nous maintenons, nos positions devant les  
Anglais, et si bien dressés qu'ils soient leurs  
batteries commerciales tout permet d'espérer  
que nous les convertirons.

## A BATONS ROMPUS

### NOTES ET IMPRESSIONS

Jeudi 6 Juillet 1893.

Nous avons eu tort décidément de railler et  
fronter le franc et l'hyperbolique corres-  
pondant télégraphique qui li décimer par  
lui Montevideo l'autre semaine.

Tant d'imperfection méritait un châtiement.  
Nous l'avons subi en règle. L'ormont vient d'en  
réchapper, mais Pessac tousse encore sous ses  
griffes.

Comme nous comprenons maintenant tout ce  
qu'il y a de force dans notre locution fran-  
çaise: prendre quelqu'un en grippe.

C'est évidemment dans un accès de cette  
grippe farouche que l'excellent Hispalensi se  
trouvait l'autre jour quand non content de s'être  
fait les dents sur le Club Bilbao dans les  
chairs un peu épaissies de la "Nación" il a  
fondu sur nous *querens quem decores*.

Cette agression aussi pittoresque qu'inatten-  
due aurait pu nous donner la fièvre si nous  
n'avions été éloignés de notre oreiller  
d'aussi stridentes plaisanteries.

Aujourd'hui, nous avons pu les lire sans dan-  
ger pour nos nerfs, sinon sans étonnement, et  
si nous en éprouvons quelque tristesse, il nous  
serait difficile d'en ressentir la moindre colère.

De la tristesse, oui; car nous n'aurions ja-  
mais pensé dans nos pires suppositions qu'un  
Hispalensi ait pu oublier à ce point les convenan-  
ces et ignorer aussi profondément les conséquences  
générales de faits historiques qu'il eût dû com-  
mencer par apprendre avant de japper contre  
eux.

Non, fougueux Hispalensi, non, ce n'est pas pour  
offrir à leurs petits-fils le régat nautabond d'un  
Panama ni pour faire un mensonge du suffrage  
universel en tous les pays, ni pour qu'on expul-  
se des hôpitaux les sœurs de Charité, ni pour  
qu'on ne puisse pas se promener tranquille  
dans les villes européennes sans être exposé à  
être mis en pièces par une bombe anarchiste;  
que nous aient pris et rasé la Bastille.

Ce n'est pas même, comme vous pourriez le  
prétendre demain—avec tout autant d'esprit et  
de justice,—pour que quelques milliers de gré-  
vistes et quelques centaines d'étudiants puis-  
sent ébaucher à Paris une émeute, et c'est beau-  
coup moins encore pour que nous voyions  
des animaux avec des figures humaines, et des  
personnes avec des figures d'animaux... des  
animaux comme les assassins de la famille  
Traversi.

Nous pourrions demander à Hispalensi si  
c'est en se regardant à la glace qu'il a eu de  
ces apparitions.

Mais franchement sa sortie est de celles qui  
nous attristent trop pour que nous croyions  
pouvoir la fustiger d'un sarcasme ou d'une  
épigramme.

Comment un jeune homme, littérairement si  
bien doué, peut-il ignorer en effet que la prise  
de la Bastille et la proclamation des droits de  
l'homme sont deux faits historiques de date et  
de caractère distincts?

Comment peut-il ignorer, ou oublier pour un  
jeu d'esprit, qu'on n'avait attendu ni la prise  
de la Bastille ni la proclamation des droits de  
l'homme pour avoir en France et autres lieux  
catholiques des Panamas, des persécutions re-  
ligieuses, des corruptions politiques, des crimi-  
nes anarchistes et même des assassins aussi  
féroces, aussi odieux, aussi hideux que ceux de  
la famille Traversi?

Il n'est pas besoin de connaître à fond l'his-  
toire de France pour savoir ces choses.

Non, ami Hispalensi, non! Il suffit pour cela  
de connaître un peu celle de la généreuse na-  
tion à laquelle vous appartenez et qui vous est  
justement chère.

La France de 82, ami, a rasé la Bastille, for-  
teresse où les grands pères ont tant souvent que  
les petits, sans bien savoir peut-être où la con-  
duirait cette première victoire.

Mais la France de 89 savait bien en revan-  
che quelles infamies, quelles atrocités, quelles  
prétentions représentaient, rappelaient et aspi-  
raient à continuer les murs noirs du vieux  
donjon!

Et cela suffisait.

La proclamation des droits de l'homme fu  
une tout autre affaire.

Elle ne jaillit pas d'une circonstance imprévue  
ou de l'élan irrésistible d'une populace; elle fut  
l'œuvre réfléchie de penseurs, de philosophes  
et de nobles cœurs.

On croirait, Hispalensi, que vous en voulez à  
la Révolution Française d'avoir rappelé aux  
hommes des droits qu'ils tiennent de Dieu lui-  
même et que nulle constitution sociale n'a le  
droit de leur ravir.

Il est-il un seul de ces droits qui vous paraisse  
mensonger?

Pourriez-vous nous dire quel est celui d'en-  
treux dont vous ne voudriez pas pour vous-  
même ou dont vous sentez incapable de  
faire un bon usage?

Croyez-en, Hispalensi, un homme qui a bien  
pris sans doute du double de votre âge, et qui  
aima, qui respecta toujours trop la jeunesse  
(maxima reverentia debetur puero) pour lui  
donner un conseil qui ne serait pas sincère,  
croyez-moi, étudiez mieux la Révolution Française,  
et plus vous la connaîtrez, plus vous y verrez  
apparaître le doigt de la divinité à travers  
les vapeurs de sang et les brouillards froids qui  
en cachent les grandeurs providentielles et les  
esprits prévenus et aux observateurs superfé-  
ciels.

M. Bastard me câble que tout est tranquille  
et que des mesures sont prises pour que Rhodé  
soit à l'abri d'un nouveau coup de main.

Tout ceci est bien sérieux pour des bâtons

REPUBLICA REPUBLICA ARGENTINA, 1893.  
Un mois \$ 1.00 or \$ 1.30 or \$ 1.30  
Trois... \$ 3.00... \$ 3.70... \$ 4.25  
Six... \$ 6.00... \$ 7.25... \$ 8.25  
Un an... \$ 10.00... \$ 12.00... \$ 14.25  
Numéro du jour... \$ 0.06  
ancien... \$ 0.10  
Les abonnements partent des 1er  
et 15 de chaque mois

## Les fêtes de Tunis

Tunis 27 Mai.

Les fêtes de l'inauguration du port de Tunis  
sont commencées, d'après le programme, des-  
sant dimanche; mais, en vérité, on attendait  
l'arrivée des ministres, pour accomplir exacte-  
ment les promesses imprimées. Enfin les mi-  
nistres sont arrivés vendredi à bord du "Gé-  
néral Chanzy". MM. Guérin et Poincaré, mi-  
nistres de la justice et de l'instruction publi-  
que, Albin Rozet, député, Boyer, directeur du  
personnel au ministère de la justice, Laborde,  
chef de cabinet du même ministère de la justice,  
Benoit, sous-directeur des protectorats au mi-  
nistère des affaires étrangères, Buisson, di-  
recteur de l'enseignement primaire, etc., ont  
été reçus par M. Charles Rouvier, résident gé-  
néral, Valensi, représentant le bey, et du comité  
des fêtes.

A la Goulette, le résident a pris place avec  
sa suite sur la chaloupe à vapeur le "Triboulet".  
Il s'est rendu à bord du "Général-Chanzy" qui  
est entré alors dans le canal qui réunit de-  
sormais la mer au lac Bahira, près duquel Tu-  
nis est situé. Les invités sont allés à l'épave  
du nouveau port, une épreuve avant la lettre,  
puisque l'inauguration solennelle n'a lieu que  
dimanche. Tout s'est fort bien passé. Le pa-  
quet est entré à quatre heures et demi dans le  
bassin de Tunis et l'accostage n'a pris que  
vingt minutes.

On débarque; le canon tonne; le résident  
présente aux ministres les chefs de service du  
gouvernement tunisien. Puis le cortège prend  
place dans les voitures. On passe sous les arcs  
de triomphe, pendant que les musiques jouent  
la Marseillaise. Toute la garnison de Tunis  
rend les honneurs militaires.

La foule est empressée, curieuse et respec-  
tueuse. Elle n'a pas le tumulte et l'impétuosité  
de nos concours populaires d'Europe. Les Ara-  
bes, qui sont nécessairement en très grand  
nombre sur l'avenue de la Marine au moment  
où le cortège parait, ne sauraient pas pousser  
des vivats, quand même l'envie leur en vien-  
drait, ou seulement l'idée.

Les ministres ont visité en détail le nouvel  
hôtel des postes et se sont rendu compte de  
l'installation du nouveau câble qui relie Tunis  
à Marseille; ils ont ensuite allés au concours  
régional où ils ont été reçus par M. Jourde et  
les exposants.

L'ensemble du concours marque un progrès  
très sensible de la colonisation de la Tunisie; du  
concours régional les ministres se sont rendus  
à la fête des fleurs; une foule de plus de 2,000  
personnes pleines d'entrain se pressait sur  
l'avenue de la Marine.

Les ministres ont distribué des bannières qui  
avaient été envoyées de Nice; la fête était mer-  
veilleuse. Ce soir ils dîneront à la table du  
bey, puis ensuite ils assisteront à la fête de nuit  
au Palais historique de Kassar Said.

## COPPÉE CHEZ LUI

Le début d'un article consacré au  
poète des humbles par la « Revue d'art  
et de littérature »:

La longue de la lignée de Lyon, passé Vil-  
leneuve-Saint-Georges, le paysage se  
déroule, charmant dans sa variété. Vers  
Montgeron, c'est déjà la campagne,  
non plus celle des environs de Paris,  
avec ses maigres sites aux arbres souf-  
fretés et ses guinguettes grouillantes,  
les jours de fête, de foules endiman-  
chées; mais la vraie nature, une vallée  
aux versants boisés, aux hameaux  
riants, parmi les verdure, aux villas  
fleuries dont la façade, parfois, à tra-  
vers une éclaircie du feuillage, se dé-  
couvre aux regards attentifs du voya-  
geur.

A Brunoy, où nous quittons le cha-  
min de fer, c'est par une rue ensoleillée,  
bordée d'élégantes habitations, ouvertes  
quelques mois de l'année seulement,  
que nous gagnons les champs. Mandros  
le but de notre promenade, est là devant  
nous, à une lieue environ, avec ses  
maisons blanches étagées en amphité-  
âtre, dominant la magnifique vallée  
de l'Yerres, bleue sous la lumière écla-  
tante du jour. La rivière, en bas à notre  
droite, resplendit par places, pareille à  
un ruban argenté; à notre gauche, des  
tas de blés mûrs inclinent de points roux  
la plaine rase et blonde, une plaine de  
Brie à la Millet, au delà de laquelle se  
dessine, sur le ciel bleu, un petit bois  
d'un vert sombre; et partout, sur les  
bords de la route, des champs de roses  
jettent une note ardente et fêrrique sur  
le radieux paysage.

M. François Coppée habite, l'été, cet-  
te jolie région. Nous le trouvons chez  
lui, à Mandros, vêtu d'un veston de fla-  
nelle blanche dans son jardin fleuri  
qu'ombragent de grands arbres. C'est  
avec sa cordialité coutumière qu'il nous  
reçoit, tandis que ses deux chiennes,  
Flora et Truffe, l'une élégante, de la race  
des lévriers aux longs poils, l'autre  
« bull » à l'air bon enfant, nous font  
fête de leurs bonds joyeux et de leurs  
expansives caresses.

Tout en causant avec nous, le poète  
nous fait visiter sa propriété; son pota-  
ger familial avec ses beaux arbres fru-  
tueux, ses plates-bandes rectilignes bor-  
dées de buis, plantées de légumes, fleu-  
ries de mauves et de roses, trémières;  
son bosquet aux venelles froches, au  
fond duquel s'élève un labyrinthe qui  
rappelle en raccourci celui du Jardin des  
Plantés. De cette bulle, la vue est très

## LE GÉNÉRAL FABRE

Du « Gaulois » sur le général Fabre qui a re-  
présenté le gouvernement à la cérémonie com-  
mémorative du combat de Palestro:

On a dit que le général Fabre faisait partie  
pendant la campagne d'Italie, du 3<sup>e</sup> régiment  
de zouaves qui combattit à Palestro, et qu'il  
fut blessé au cours de l'affaire. Voici la vérité:

En 1859, le général Fabre était capitaine d'é-  
tat-major; il fit la campagne comme aide de  
camp du général Bressat; commandant une bri-  
gade de la 1<sup>re</sup> division (général Forey) du 1<sup>er</sup>  
corps d'armée (maréchal Haraguay d'illiers).

Le 20 mai, au combat de Montebello, la pre-  
mière affaire de la campagne, le général Bressat  
fut tué; à ses côtés, son aide de camp, le capi-  
taine Fabre reçut une grave blessure. Le len-  
demain, il était cité à l'ordre du jour de l'armée  
et nommé officier de la Légion d'honneur.

La blessure du brave officier était telle qu'il  
ne put reprendre du service que l'année suivante;  
il n'a donc pas pu assister au combat de  
Palestro qui fut livré quelques jours après  
Montebello.

Né à Saint-Cyr, le 23 août 1832, il sortit un  
des premiers de l'Ecole spéciale militaire.

En 1870, il fit la campagne contre l'Allema-  
gne, à l'état-major de la garde impériale, puis  
devint, comme lieutenant-colonel, chef d'état-  
major de la division de Cisey.

Après la guerre, lorsque le général de Cisey  
devint ministre, M. Fabre fut attaché à son état-  
major particulier.

Colonel en 1875, M. Fabre a été nommé gé-  
néral de division en 1883; il est grand officier  
de la Légion d'honneur et compte sept cam-  
pagnes, trois blessures et une citation.

## LA VÉRITÉ SUR L'AFFAIRE

DE KHONE

Au conseil des ministres, à l'Elysée, M. Del-  
cassé, sous-secrétaire d'Etat aux colonies, a  
communiqué une dépêche du gouvernement gé-  
néral de l'Indo-Chine.

Voici le texte de cette dépêche:

Vo-Son, vendredi, 26 mai.  
Khône a été déboulé le 22 courant par notre  
colonie, presque sans combat. Le poste avait  
subi plusieurs attaques, et les assaillants ont  
eu plusieurs tués et blessés. De notre côté, il  
y a eu seulement trois tirailleurs, de blessés.  
Les assaillants étaient formés en majorité de  
Laotiens, commandés par les Mandarins si-  
amois.

M. Bastard me câble que tout est tranquille  
et que des mesures sont prises pour que Rhodé  
soit à l'abri d'un nouveau coup de main.







